



Les personnages et les situations de ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes privées que l'on pourrait y apercevoir serait entièrement fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L.122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivantes du code de la propriété intellectuelle.

Éditions de la chimère  
(auto-édition)

6, rue du Leinster 44240 La Chapelle sur Erdre  
France

<https://helenelouiseauteure.wordpress.com>

<https://www.instagram.com/helene.louise.chimere>

*Illustrations de couverture et pages suivantes : avec l'aimable autorisation  
du site freepik*

<a href='https://fr.freepik.com/vecteurs/fond'>Fond vecteur créé par brgfx -  
fr.freepik.com</a>

<a href='https://fr.freepik.com/vecteurs/design'>Design vecteur créé par  
pikisuperstar - fr.freepik.com</a>

<a href='https://fr.freepik.com/vecteurs/millesime'>Millésime vecteur créé par  
pikisuperstar - fr.freepik.com</a>

# **Hélène Louise**

**Du même auteur, chez le même éditeur**

**Les Enfants de l'Hyphale d'Or (une série en quatre volumes)**

**0.5 L'Élue (nouvelle)**

**I. Louglediya, le Royaume des deux Couronnes**

**II. Le Royaume des deux Couronnes en péril**

**III. La Malédiction du Phénix**

**IV. La Chimère de Feu (à paraître)**

**L'Éveil des Éclipsés**

**I. Vauvert**

**Lysandre Chalkhill**

**0.5 Le Choix d'Horace (préquelle, novella)**

**I. Filigranes**

**Bayères-sur-Loire**

**0,5 Un piano en hiver (nouvelle)**

**I. Les Silences de Thalès**

**Verveine (illustré par Caroline Millet)**

**I. Verveine et l'équinoxe d'automne**

**Nouvelle :**

**Chétif et La Mort (un conte en hommage à Terry Pratchett)**

# LE PREMIER HALLOWEEN DE BROCÉLIANDE

Une nouvelle pour Halloween,  
dédiée à tous les amoureux de l'automne





Debout devant la fenêtre de la cuisine, je fais signe à Erwan, qui s'apprête à monter dans sa voiture. Je dose mon sourire avec précision : assez large pour qu'il ne s'inquiète pas et suffisamment naturel pour qu'il ne soupçonne rien. Après huit ans de vie commune, il devient très difficile de cacher quoi que ce soit d'important à la personne qui est à la fois votre meilleure ami, votre amant et votre compagnon de tous les jours.

Enfin, il *devrait* être difficile de lui cacher quoi que ce soit...

Erwan et moi nous sommes connus pendant nos années d'étudiant. Les circonstances habituelles, des amis en commun, ces soirées où l'on se croisait, d'abord par hasard, puis de plus en plus souvent, alors que de petits coups de pouce étaient donnés au hasard... Les choses ont évolués naturellement, sans ces coups de théâtre qu'on peut voir dans les comédies romantiques. Pas de passion brûlante et déchirante, mais un amour qui ne va que croissant, une complicité de tous les moments, des conversations sans fin, des fous-rires.

Je n'ai jamais douté de mon amour pour Erwan, ni du sien pour moi. Notre relation a été fondée dès le départ sur la confiance et l'honnêteté.

Pourtant, depuis toujours, je lui mens.

Voyez-vous, Erwan ne sait pas que je suis une sorcière.



Quand la voiture disparaît enfin au coin de la rue, je laisse le sourire glisser de mon visage et me détourne, les mains plaquées sur mes reins. À huit mois et demi de grossesse, aucune position n'est plus

confortable : debout, assise, couchée, tout se vaut. Alors que je tangué à travers la cuisine, mon enfant me donne un petit coup de pied, juste sous les côtes, comme pour me rappeler qu'il n'y est pour rien, qu'il ne demande qu'à venir au monde lui aussi ! Je souris et glisse une main sur mon ventre rond comme une citrouille et repousse doucement de la paume le petit pied insistant.

— C'est pour ce soir, petite butternut ! Tout ira bien, ne t'inquiète pas.

Bien sûr ces quelques paroles sont destinées à me rassurer moi-même, mais je ne regrette pas de les avoir prononcées. L'assurance est une qualité essentielle pour une sorcière, surtout dans ce monde qui ignore tout de leur existence, les reléguant au statut de légendes.

Soudain, la sonnette de la maison retentit, au plutôt déchire le silence avec ce hurlement lugubre choisi par Erwan pour la semaine d'Halloween. Je pars ouvrir, un sourire aux lèvres, mon panier de gâteries à la main. Une demi-douzaine d'enfants se tiennent devant la porte, déguisés avec plus ou moins de succès en fantôme, vampire, zombie ou loup-garou.

— Super votre sonnette, madame !

— Des bonbons ou on vous zette un sort ! clame la plus petite, adorable avec ses dents de vampire et ses joues bien rondes.

— Non, on ne peut pas, chuchote fébrilement une autre, elle attend un bébé, ça pourrait être dangereux pour lui !

— C'est des sorts pour de faux, idiote, répond l'autre sur le même ton.

— Je ne suis pas idiote, d'abord ! Je vais le dire à papa que tu m'as dit ça ! Et même si c'est pour de faux, ça peut avoir de l'effet. C'est de la suggestibilité.

Pendant que les sœurs se disputent, je remplis les paniers citrouille et têtes de morts de bonbons, chocolats, confiseries et aussi de petites amulettes, que j'ai confectionnées en quantité pour l'occasion.

— Oh c'est joli ça, murmure un des garçons en passant à son cou le collier de perles de bois.

Je lui souris sans répondre. Ces amulettes n'auront pas d'effet prolongé, mais pendant quelques semaines les enfants qui les porteront seront plus joyeux, plus sereins, apaisés. J'en offre souvent aux enfants à l'hôpital où je travaille d'habitude, dans le service de pédiatrie.

Les enfants me lancent des au revoir enthousiastes, contents de leur nouvelle moisson de bonnes cochonneries. Je pars ranger le panier, presque vide maintenant, et saisis au passage mon téléphone : 18 heures, l'heure de fermeture de *L'heure des livres*, la librairie-bibliothèque de Sophie. Il sera bientôt

l'heure de partir la rejoindre, dans sa maison au cœur de la forêt.

Erwan croit que Sophie vient passer la nuit avec moi. Il le croit parce que c'est ce que je lui ai dit, quand son usine l'a appelé pour une urgence, et qu'il n'a aucune raison de penser que je lui ai menti. Sophie, bien qu'elle ne travaille plus que de manière épisodique, est sage-femme. C'est aussi une personne fiable et organisée, à la tête froide ; exactement le genre à avoir auprès de soi en cas de crise, le genre de personne à qui on fie aveuglément sa femme enceinte de bientôt neuf mois, quand une urgence vous force à aller passer la nuit dans l'usine de production de chanvre où vous occupez un poste à responsabilité. Bien vu, non ?

Je n'ai pas l'habitude de mentir à Erwan. Pas plus que je n'ai l'habitude d'utiliser la magie pour enrayer une machine de filage afin d'éloigner mon mari le soir de la naissance de son premier enfant. Pourtant j'ai fait tout cela et le referai sans hésiter : une mère est prête à tout pour protéger son enfant.

Je jette à nouveau un coup d'œil à mon téléphone : pas d'appel manqué. Pourtant André aurait dû me rappeler, il n'est pas possible qu'il n'ait pas reçu mes messages – mails, sms, appels sur messagerie –, dont je l'inonde depuis ce matin, depuis mon réveil où j'ai su que la nuit prochaine serait celle de la naissance de mon enfant, deux semaines avant la date prévue par la gynécologue. Consciente de l'inutilité de la chose, je touche l'écran et rappelle André une nouvelle fois. Après quelques longue sonneries dans le vide, le répondeur se



déclenche et la voix basse et velouté de mon vieil ami se fait entendre :

"Bonjour, vous êtes bien sur le répondeur d'André Levasseur, veuillez laisser votre message après le bip sonore, je vous rappellerai dès que possible !"

— André, c'est encore moi, Mélusine. Je pars chez Sophie. C'est pour ce soir, j'ai absolument besoin de vous ! Appelez-moi, je vous en prie.

Je raccroche en soupirant et glisse mon téléphone dans la poche avant de mon sac. André commence à se faire vieux et oublie de plus en plus, même les choses les plus importantes. Il était là le jour de ma naissance, et de celui de ma mère, et s'est déclaré aussi ravi qu'ému à l'idée d'être présent pour la naissance de mon enfant. Je compte sur lui.

Du canapé où il est vautré, Lucifer ouvre un œil, jaune et féroce, et sourit. C'est un gros chat européen, noir comme le charbon, à la queue effilée et au bedon de buveur de bière. Il est d'usage de prêter des intentions malicieuses aux chats, mais celui-ci est bien tel qu'il paraît : aimable, paresseux, bon mangeur et gros dormeur.

Je me penche pour le gratter derrière les oreilles, comme il aime.

— Ton distributeur te donnera ton dîner tout à l'heure. Puis ton souper, ta collation nocturne et tes trois petits-déjeuners. Paparwan sera là demain, et moi aussi j'espère.

Lulu me répond en ronronnant et en clignant des yeux. Il va me manquer ce soir, mais je n'ai pas le cœur de l'arracher à

son havre douillet. Je me détourne, fais quelques pas et ouvre la porte de mon atelier – la cabane de la sorcière comme l'appelle Erwan. Tout est en ordre, mes potions et amulettes cachées en pleine vue, comme d'habitude. Je ne mets en sécurité que les plus puissants artefacts, sous clé dans le coffre avec mon grimoire de travail. Il n'a pas été facile d'accorder du temps à mes recherches, depuis le début de mes études de médecine, mais aisé de les déguiser en hobby passionné.

Je n'ai plus aucune raison d'attendre. Je vérifie une dernière fois le contenu de mon sac, téléphone, chargeur, bouteille d'eau, papiers d'identité, écharpe (rayée bleu ciel et bleu foncé), ma lecture en cours, mon vieux grimoire, le paquet pour André, une chemise de nuit, des sous-vêtements, une brosse à cheveux, quelques articles de toilette. Inutile de vérifier le contenu de la petite valise en forme de citrouille, je connais son contenu par cœur : des couches naissances, des lingettes lavables en coton bio, de minuscules vêtements aux tons de l'automne, une gigoteuse brodée des animaux de la forêt, un bonnet citrouille, un doudou hérisson (mon animal totem, en attendant de découvrir celui de notre enfant). Je jette ma cape de laine vert forêt sur mes épaules, complétant ainsi ma tenue de sorcière des bois, une longue robe brune, bリアud moutarde, le tout boutonné devant : j'ai bien l'intention d'allaiter mon enfant et ne compte pas traîner en chemise de nuit, une fois l'affaire conclue !

Je détache mes cheveux, jusque-là retenus en chignon flou. Ils sont longs et ondulés, châtain foncé aux reflets roux, et complètent bien mon costume.

Enfin je pose mon sac au fond du chaudron à roulettes, acheté pour l'occasion, et pose par-dessus la valise, ronde et orange : ça tient tout juste, j'ai vérifié ça des semaines plus tôt. Je jette enfin un dernier coup d'œil circulaire à notre petit salon douillet, décoré aux couleurs de l'automne ; tout est bien rangé, Erwan y veille, de peur que je n'en fasse trop. J'éteins les lumières, saisis d'une main la poignée du chaudron et de l'autre mon balai. Puis j'ouvre la porte d'entrée et passe dans le crépuscule d'automne.

Une des fiertés de notre petite ville est son petit train. Une voie de tram classique mais des rames charmantes, intérieur bois, dignes d'un parc d'attraction. La ligne part du centre, serpente dans les rues, puis s'élance hors de la ville jusqu'à son terminus, dans la forêt des dryades : l'arrêt "*L'heure des livres*".

La bibliothèque-librairie du même nom est unique en son genre. Superbe, immense, luxueuse. Un salon de thé-café y est adjoint, des lectures et discussions sont organisées dans son immense salle de réunion, on y reçoit des auteurs, des séances de dédicaces et des conférences y prennent place. L'endroit ne désemplit pas, les touristes viennent en toute saison, autant pour visiter les lieux que dans l'espoir d'entrapercevoir la fondatrice et mécène, Sophie Dijoux.

Sophie est mon amie depuis toujours. C'est aussi une amie de la famille, de ma mère en particulier. Elle est née à la

Réunion, où elle a vécu jusqu'à ses dix-sept ans, avant de venir faire ses études en métropole. Elle était venue vivre à la maison, pendant ses années d'étude de sage-femme, et avait exercé plusieurs années avant d'arrêter, suite au succès presque sans précédent de son roman, "Ma peau ne se mange pas". Un roman fougueux et passionnant, un plaidoyer pour le droit à la différence, pour une peau ni cannelle ni café, mais brune ou noire, pour le droit d'être une femme – mais avant tout d'être une personne. Ses autres romans avaient connu presque le même succès, et Sophie était devenue célèbre, riche, enviée de tous. Elle avait pourtant gardé la tête sur les épaules et choisi de réaliser son rêve de toujours : une cabane dans les bois, une bibliothèque-librairie ouverte à tous, un lieu d'accueil pour les lecteurs de tous âges. Un lieu de rêve.

L'arrêt le plus proche de la maison est à cinq minutes à pied, mais je mets près d'un quart d'heure à y parvenir. Encombrée par mon ventre, mon chaudron et mon balai, j'avance à la vitesse d'un escargot cacochyme. Il ne fait pas très froid mais le vent souffle, soulevant mon écharpe Serdaigle qui se tort comme un serpent irrité. Dans le ciel assombri des nuages se pressent et jouent à cache à cache avec la lune, qui brille comme une opale ; la pluie ne devrait pas tarder.

Heureusement le train ne tarde pas à arriver et je me hisse péniblement, aidée par une momie soucieuse et un elfe athlétique. Je fais quelques pas et m'installe avec un soupir de soulagement. Mon bébé ne bouge plus beaucoup, mais je le

sens très lourd en bas de mon ventre : il se prépare sans nul doute, décidé à voir le jour ce soir.

Le train démarre et file à travers les rues joyeuses. Puis, au fur et à mesure des arrêts, il se désemplit peu à peu. À un moment un groupe d'enfants passent parmi les voyageurs pour exiger des friandises, et je récupère quelques bonbons au fond de mon sac. Un grand-frère déguisé en Nosferatu, teint crayeux, paupières rouges, cape doublée d'incarnat, accompagne les petits, ses frères et sœurs, et leurs amis peut-être, toute une tribu. Il est patient et rit, heureux de cette escapade.

— Elle est très grosse cette sorcière, non ? remarque l'un des petits d'une voix qu'il pense discrète.

— Chuuut ! s'exclame à voix basse un autre enfant, en panoplie complète d'Harry Potter, écharpe Serpentard à la clé. Elle n'est pas grosse, elle attend un petit bébé, voyons !

— Ah bon ? Il est en retard ? s'inquiète l'enfant.

J'échange un regard amusé avec le grand frère, qui commence quelques explications d'un ton docte. À l'arrêt suivant, ils descendent en masse et je me retrouve seule en compagnie d'une dame d'âge moyen, leste et corpulente, au regard inquisiteur. Il ne reste plus qu'un arrêt avant celui de la forêt.

— Vous descendez au prochain, petite maman ? m'affirmet-elle.

Je force un sourire, malgré la formule crispante.

— Non, je descends à *L'heure des livres*.

— Mais c'est de la folie ! s'offusque la bonne samaritaine. La bibliothèque est fermée à cette heure, voyons.

— J'y suis attendue.

La dame me lorgne avec suspicion.

— En pleine forêt, loin de toute habitation ?

Comme la plupart des gens, cette dame ignore que Sophie habite sur place. Sa maison, sa cabane des bois comme elle l'appelle avec une pointe de dérision, soulignant ainsi l'absurde opulence des lieux, est invisible de la façade du complexe et presque inaccessible. Seul un chemin forestier y conduit, et il est régulièrement entretenu pour lui garder son allure de sente cavalière, sauvage et inusitée.

— On vient me chercher, en 4/4, ne vous inquiétez pas, dis-je encore avec un nouveau sourire forcé.

*La peste soit de ces curieuses indiscrètes !* maugréé-je en mon for intérieur.

— Un quatre quatre ! Dans votre état ! De mon temps les femmes étaient plus raisonnables, elles restaient bien tranquillement chez elles, le moment venu.

Heureusement le train ralentissait pour l'avant-dernier arrêt, celui de *L'orée du bois*, et je feins n'avoir rien entendu.

La donneuse de leçon me décoche un dernier regard désapprouvateur et s'esquive en bondissant, agile comme un chevreau. Je me retrouve seule dans le wagon qui sent toujours bon le bois coupé, même des années après sa première mise en circulation. Par les fenêtres, à gauche, à droite, se déroule la forêt des dryades, sombre et hospitalière comme une maison

de famille. Les majestueux érables ploient sous les rafales de vent, leurs feuilles empourprées caressées par les lueurs du petit train, qui serpente entre les arbres comme un jouet d'antan.

Finalement le train ralentit, puis s'arrête. J'attends qu'il s'immobilise pour me mettre poussivement debout. J'empoigne mon chaudron, j'attrape mon balai, puis oscille comme un culbuto vers la sortie. Je pose prudemment mes affaires au bord du wagon avant de descendre les marches, puis j'allonge le bras pour saisir l'anse du chaudron. Le balai se soulève seul et flotte jusqu'à moi. Je jette un furtif regard alentours avant de l'empoigner et de reculer de quelques pas.

Quelques instants plus tard, le train repart pour aller faire demi-tour un peu plus loin puis rentrer en ville, où le chauffeur pourra enfin descendre et rentrer chez lui, sa journée de travail accomplie. Les wagons illuminés s'éloignent et la forêt reprend peu à peu possession des lieux. Je cligne des paupières, le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Enfin seule, je savoure la paix de la nuit d'automne ; l'air est frais, humide et fleure bon les feuilles mortes. Le vent a fraîchi, il me fouette les joues et emmêle mes cheveux. Tout près, une chouette hulule doucement. Une goutte d'eau tombe sur mon visage levé, puis une autre, puis dix : il est temps de rejoindre la civilisation.

*L'heure des livres*, la librairie-bibliothèque de la ville et accessoirement la demeure de Sophie, se dresse tout près, à une cinquantaine de pas. Tout près mais pourtant trop pour mon

corps, qui me fait clairement comprendre qu'il n'est plus temps de marcher, mais plutôt de m'étendre et de laisser la nature suivre son cours. Péniblement, je réussis à enfourcher mon balai et à glisser l'anse du chaudron en avant du manche. Ça fait des années que je n'ai pas volé à balai mais, comme le vélo, ça ne s'oublie pas. De toute façon il n'est pas l'heure de faire des cabrioles, et je me contente de filer à ras du sol, mes boots traînant dans les feuilles mortes.

Une minute plus tard j'arrive devant l'entrée principale. Le bâtiment s'étale tout en largeur, une construction moderne d'acier et de bois parfaitement intégrée au paysage, plusieurs troncs de vieux chênes jaillissant même à travers le toit, conçu bas et plat. De part et d'autre de l'entrée de la bibliothèque, de la librairie et du salon de thé-café, des édifices champêtres, vieilles roulottes et autres brouettes artistiquement remplies de courges, ont été installés pour fêter l'automne et Halloween. J'avance encore et presse mon visage contre la vitre : la bibliothèque est sombre, les hautes bibliothèques se dressent en sentinelles. Mon balai tape sur le verre, comme pressé d'entrer, et mon chaudron tangué en rythme.

Soudain une contraction durcit mon ventre, une contraction énergique, brutale, bien différente de celles qui ont rythmé mes journées ces dernières semaines. Je ferme les yeux et compte en silence. Enfin la douleur s'apaise, et je profite de l'accalmie pour fouiller dans mon sac et en sortir la télécommande de l'alarme. Les clés sont sur le même porte-clés et j'ouvre la porte en hâte, pressée soudain de me retrouver



entre quatre murs. Je passe dans l'entrée, toujours juchée sur mon balai, une main plaquée sur le ventre. Le sol de l'accueil, un solide plancher, est bien boueux, marqué des pas des visiteurs, certainement nombreux en cette journée festive. L'entreprise de nettoyage ne viendra pas avant lundi matin, amenée par le premier train de la journée. J'avance vers le fond de l'immense bibliothèque, laissant à ma droite le salon de lecture des petits, décoré de citrouilles, chauve-souris et fantômes, esquivant l'îlot central où s'étaient récentes sorties et coups de cœur. J'en profite pour jeter un coup d'œil à la partie que je préfère, aux longues banquettes rembourrées, perpendiculaires aux baies vitrées, où l'on peut lire confortablement installé, face à la forêt. Je passe enfin près de l'escalier central, celui qui mène aux trois sous-sols, où sont entreposés les livres moins demandés du grand public, mais qui font les délices des gros lecteurs.

Mon balai traîne au sol dans un bruit de frottement. Toute mon énergie se concentre vers l'enfant à naître, et j'ai bien du mal à parcourir les derniers mètres qui me séparent de la porte marquée "Privé". Une nouvelle contraction me force à arrêter et je souffle comme un petit chien, appliquant la technique apprise pendant mes cours de préparation à l'accouchement, cours que j'ai suivi scrupuleusement, malgré mes années de médecine : j'ai toujours su que je n'accoucherai pas à l'hôpital, et je voulais mettre toutes les chances de mon côté.

Si Erwan savait ce que je m'apprêtais à faire, il serait horrifié. Dédaigner la sécurité de la médecine moderne pour accoucher dans les bois, au mépris de la santé de notre enfant ?

Il aurait raison bien sûr, ou du moins aurait-il raison en tout autre circonstance. Je ne suis pas complètement inconsciente ; je me suis inscrite sur le site d'urgence d'accouchement des sorcières et j'ai vérifié le temps nécessaire à une ambulance pour rejoindre la maison de Sophie, juste à l'arrière du bâtiment, par la forêt : dix minutes à peine à pleine vitesse. J'aurais préféré accoucher à la maternité, encadrée par une équipe médicale compétente et expérimentée. Mais pour une sorcière, c'est mettre la vie de son enfant en péril.

Dans le couloir défendue par la porte "Privé", la lumière s'est allumée automatiquement. J'avance et passe plusieurs portes que j'ignore. J'arrive enfin face à un grand panneau de bois lambrissé, où seul un œil exercé peut apercevoir un cadre. J'effleure du bout des doigts une tache dans le bois, à gauche, à hauteur d'épaule, et un doux carillon se fait entendre, assourdi par l'épaisseur du mur. Quelques instants plus tard le pan de mur se rétracte et coulisse, révélant le visage surpris et soucieux de Sophie.

— Mélusine ! Qu'est-ce que tu fais là, à cette heure-ci ? Où est Erwan ? Tu n'es pas venue en balai quand même ! Que...

Elle s'interrompt brutalement. Son regard vient de se porter sur la petite valise toute ronde et toute orange, qui dépasse du chaudron. Elle relève les yeux vers mon visage, puis s'exclame doucement :

— Entre, entre voyons, tu ne vas pas rester là ; donne-moi ton sac, ce chaudron...

Elle prend les rênes avec son autorité habituelle, me décharge de mes affaires, pousse le balai dans un coin et m'entraîne vers le salon, où elle m'installe dans un canapé moelleux, dans une mer de coussins. Darcy, son golden retriever, se lève majestueusement de son panier et vient coller sa truffe fraîche contre la paume de ma main.

— Évite de perdre les eaux, ce velours de soie m'a coûté une fortune.

Une des choses que j'apprécie chez Sophie, c'est son absence de fausse modestie : elle est douée, célèbre et richissime, et ne s'en cache pas. Elle n'en fait pas tout un plat non plus, les choses sont telles qu'elles sont, ni plus ni moins. Elle part accrocher ma cape dans l'entrée et crie par-dessus son épaule qu'elle va mettre de l'eau à chauffer, et que j'ai intérêt à rassembler mes arguments parce que je vais devoir tout lui expliquer, et en détails.

Je soupire d'aise, ou plutôt de soulagement. Sans être une figure maternelle, depuis la mort de mes parents, Sophie elle celle qui me rassure. Sans doute parce qu'elle m'aime et n'hésite jamais à être franche avec moi, en toutes circonstances. Je sors mon téléphone, toujours pas de message d'André. Je décide d'attendre encore un peu avant de le rappeler et laisse mon regard errer dans la pièce où je viens d'échouer : d'immenses baies vitrées, des poutres apparentes,

des fauteuils et canapés aux teintes chaudes, un piano droit, des coussins plein de poils et, bien sûr, plein de bibliothèques.

Une nouvelle contraction interrompt mon tour d'horizon. Je referme mes mains sur les coussins de velours et souffle en rythme.

— Elle était plus forte celle-là, non ? dit Sophie en me tendant une tasse de thé. Tu as calculé l'intervalle entre chaque ?

— Pas vraiment. Ce n'est que la troisième, la première est arrivée au moment où j'entrais dans le hall.

Sophie fronce les sourcils et s'assied à côté de moi. Darcy pose sa belle tête sur les genoux de sa maîtresse, et la longue main brune se perd dans le pelage soyeux.

— Les choses risquent de se précipiter ; bois ton thé et je t'emmène. Qui essaies-tu de joindre ? ajoute-elle comme je laisse un nouveau message à André. Erwan ?

— Non, André. J'essaie de l'avoir depuis ce matin.

— André, le vieux vampire ? Pourquoi donc ?

— Il faut qu'il soit là. Pour la naissance.

Je commence à m'inquiéter. Je connais bien le processus d'un accouchement. Les premières contractions servent à dilater le col, à ouvrir la porte au bébé. Cette phase est en général très longue, surtout pour les primipares, les femmes qui, comme moi, donnent naissance à leur premier enfant. Une fois le col pleinement dilaté, les contractions poussent l'enfant hors de l'utérus, c'est l'accouchement proprement dit, et cette phase est bien plus rapide.

— Bon, allons-y, déclare Sophie en se levant.

— Où ça ?

Mon regard croise celui, sombre et préoccupé, de mon amie.

— À l'hôpital évidemment ! Tu ne comptes pas accoucher ici quand même !

J'ouvre la bouche pour répondre, pour expliquer, quand la sonnerie de mon téléphone retentit.

— André, c'est vous, enfin !

*"Désolé, ma petite enfant, mon téléphone était déchargé et je l'avais oublié dans le cellier. Je viens juste de le retrouver et de le brancher."*

— Pouvez-vous venir tout de suite ? Chez Sophie ?

*"Chez ton amie Sophie ? Oui, oui, le temps de me changer... où donc ai-je rangé ma cape de vol la dernière fois... ah oui, dans le placard de la buanderie, c'est ça ! J'en ai pour une petite heure à vol d'oiseau, ça ira j'imagine, puisque c'est ton premier."*

À côté de moi Sophie ouvre de grands yeux et articule des protestations ; je mets le haut-parleur et une nouvelle contraction me saisit, encore plus forte que la précédente.

— Mélusine, c'est quoi ce bruit ? Un petit chien ?

Malgré la douleur, je ris un peu.

— Non, c'est moi, soufflé-je. Allez-vous... allez-vous réussir à venir sans oublier ?

— J'espère, soupire mon interlocuteur. Mais si jamais je ne suis pas là d'ici une heure, il faudra que tu contactes mon ami Horace Villebois. Il n'est pas très loin et pourra venir me

remplacer. Je vais l'appeler avant de partir, je te transmets son numéro tout de suite. Là, voilà c'est fait.

— Oh, mais c'est vous que je veux pour mon enfant, protesté-je.

— Je préférerais aussi bien sûr, mais tu sais comment je suis maintenant, une fois transformé.

J'essaie d'éviter le regard de Sophie, qui semble au bord de l'explosion. Je lui tapote le genou.

— Ne pourriez-vous pas demander aux fantômes de vous guider ? C'est ainsi que vous êtes venu la dernière fois, non ?

— Malheureusement non ! Ils sont en grève, figure-toi ! Ah voilà ma cape, à peine froissée et, hum, elle ne sent pas trop le camphre, tant mieux.

— En grève ?

— Je te raconterai. Bon je raccroche, j'appelle Horace, puis je décolle. À tout à l'heure !

Je mets fin à l'appel, enregistre le numéro transmis par André dans mes contacts, puis programme une alarme pour dans une heure.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'exclame Sophie. Nous rejoindre ici ? On part à l'hôpital illico ma jolie, ce n'est pas un service d'obstétrique ici, au cas tu ne l'aurais pas remarqué.

Une nouvelle contraction survient. C'est de plus en plus étrange, non pas seulement douloureux mais presque sismique dans sa violence. Des fourmillements courent le long de mes

jambes et remontent vers mes épaules. J'ai l'impression que mon corps se disloque.

— Bon, arrêtons de tergiverser, je vais t'examiner, maugrée Sophie, quand la douleur reflue et que je relâche sa main que j'avais saisie et broyai inconsciemment. Défais-toi, je vais me laver les mains.

Je me redresse avec difficultés, puis je retire mes boots, mon collants et ma culotte sous le regard compétissant de Darcy. Je me sens un peu ridicule maintenant que la contraction a refoulé, ne laissant derrière elle qu'une douleur sourde en bas de mon ventre.

De l'autre côté des baies vitrées, la nuit est magnifique. Le vent a encore forci et secoue les arbres, leurs feuillages roux embrasés par les lumières du salon. Plus loin les cimes des sapins se découpent, hautes et sombres, sur un ciel indigo où la lune s'argente, songeuse.

Sophie revient avec une serviette de toilette et des gants jetables. Je me soumetts à l'examen sans commentaire, nos études nous ayant l'une comme l'autre habituées à ce genre de situation inconfortable.

— Merde ! Tu es déjà à quatre !

— Quatre centimètres, déjà ?

— Oui. Tu ne vas pas pouvoir prendre la route. J'appelle le SAMU.

— Non !

Je saisis le poignet de Sophie, l'empêche de composer le numéro. Elle me regarde, perplexe.

— Tu ne préfères tout de même pas accoucher sur mon canapé ? proteste-t-elle avec une louable patience.

— Je ne peux pas accoucher en milieu hospitalier. Enfin, je pourrais, balbutié-je, mais ce serait trop dangereux pour l'enfant. Il ne peut pas attendre longtemps après la naissance, vois-tu.

— Attendre *quoi* ?

Le pouce de Sophie plane au-dessus du chiffre 5. Je m'empresse d'ajouter :

— La morsure du vampire.

— La quoi ? s'exclame Sophie, visiblement exaspérée.

— Ah, je m'explique mal, c'est le vieux terme, mais ce n'est pas ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas de la prédation, mais plutôt une immunisation... Sans elle le bébé meurt en quelques heures, jeté-je alors qu'une autre contraction s'annonce.

Sophie jure à voix basse, copieusement, puis déclare :

— Bon, on va t'installer mieux que ça. Il aurait fallu une perf, au moins !

— Le... le carton. Bon sang, ça fait un mal de chien ! Pardon Darcy, mauvais choix de mots.

Darcy lèche ma main crispée sur le rebord du canapé.

— Quel carton ? Mon cadeau tu veux dire ?

Encore une fois, j'arrive à rire, tout est si absurde.

— Ce n'est pas un cadeau pour toi. Enfin j'en ai prévu un, mais ce n'est pas ça dans le carton.



Sophie n'attend pas mes explications incohérentes. Elle court hors du salon et ne tarde pas à revenir avec une paire de ciseaux et le carton que je lui ai envoyé quelques semaines plus tôt, avec la mention "À n'ouvrir qu'en ma présence". Elle l'ouvre et découvre le kit que j'ai constitué en piochant dans les réserves de l'hôpital.

— Eh bien ma cocotte, tu ne t'es pas gênée !

Sophie proteste mais je vois bien qu'elle est rassurée, comme je le suis, à la vue de l'attirail médical soigneusement rangé dans le carton. Elle s'empresse de préparer la perfusion, de sortir les champs et la tenue stérile, les clamps à cordon, le kit de suture...

— Tu me parais confortable dans ce canapé. Quelle position préfères-tu ?

J'ai une pensée pour toutes ces femmes qui accouchent à l'instant même, sur d'étroits lits d'hôpitaux, les chevilles bloquées dans des étriers : tout pour la sécurité de l'enfant et le confort du personnel soignant, mais moins charitable pour la mère.

— Accroupie, je pense, si tu crois...

— Je m'en arrangerai.

Sophie s'affaire avec efficacité, installant des coussins, un grand plastique pour protéger le canapé, des épaisseurs de serviettes de bain, des champs opératoires, dépliant une chemise jetable. Puis elle part chercher des bassines, de l'eau, une bouilloire électrique.

— Sa petite serviette, elle est dans la valise citrouille, observé-je dans un moment d'accalmie.

Tout est prêt. Darcy a été relégué dans son panier qu'il partage avec les deux chats, Séraphin et Pimprenelle. Les contractions se font de plus en plus fréquentes, de plus en plus longues, de plus en plus violentes. Sophie m'examine à nouveau.

— On n'en a plus pour longtemps. Change-toi, tu seras mieux, surtout que la poche des eaux risque de rompre à tout moment.

Pendant que je me déshabille, elle fouille dans mon sac et passe une tenue stérile, blouse et pantalon. De mon côté je peine un peu mais réussis à me défaire de mes vêtements sans aide. J'enfile la chemise en papier jetable et me réinstalle avec soulagement. Sophie déploie un plaid et le pose sur moi, puis déballe le nécessaire et me pose une perfusion, en quelques gestes sûrs et efficaces.

— Voilà, tu seras moins fatiguée demain.

— Si André n'est pas là dans une demi-heure, il faudra appeler monsieur Villebois.

— Et ton mari peut-être ?

— Pas tout de suite.

— J'imagine que ce n'est pas un hasard qu'Erwan ait dû s'absenter ce soir.

— Non. Je lui ai dit que tu venais à la maison dès la fermeture.

Comme invoqué par son nom, mon téléphone sonne et le visage souriant de mon mari s'affiche.

— Réponds ! Dis-lui que je dors ! S'il te plaît !

Sophie me jette un regard noir, mais saisit mon téléphone et s'éloigne. La conversation est brève, elle sourit, rit puis raccroche.

— Tu sais ce que j'en pense, dit-elle en se rasseyant par terre, à côté du canapé.

— Oui.

Elle n'insiste pas. Elle a décidé depuis longtemps qu'il était déplacé de se mêler des affaires de couple et en plus n'a jamais bien compris ce qu'il en était d'être sorcière ou bien sorcier. Comme Erwan, c'est une scientifique pure et dure, qui estime que la magie ne demande qu'à être expliquée par la science.

— Bon, explique-moi cette histoire de vampire. Et épargne-moi les détails, un résumé suffira.

— Les vampires... comme les sorciers, enfin surtout les sorcières, souffrent d'une réputation injustifiée. Ils ne boivent pas le sang de leurs victimes, ils en prélèvent juste un peu.

— Avec leurs crocs rétractables, c'est ça ? intervient Sophie avec une évidente fascination.

— Oui, ce sont de très petites canines supplémentaires à la mâchoire supérieure, très fines et en effet rétractables.

Je dois m'interrompre un moment. Une fois la contraction passée, je reprends le fil de mes explications.

— Les enfants nés d'une sorcière développent à la naissance une réaction auto-immune envers leurs propres cellules

sanguines. Tant qu'ils sont liés au système sanguin de leur mère par le cordon ombilical, ils profitent d'une protection, grâce à une substance inhibante sécrétée par le placenta. Nos immunologues pensent que...

— Bref, j'ai dit !

— D'accord, soupiré-je. En résumé : le vampire prélève un peu de sang maternel, une réaction chimique se produit avec sa salive et le sang de la mère, il mord alors le bébé et lui transmet un peu de la nouvelle substance spécifique créée dans sa bouche, substance qui permettra à l'organisme du nouveau-né d'enrayer la réaction délétère de son système immunitaire, grâce à une boucle d'amplification dont je te passerai les détails.

— Ce n'est pas hygiénique ! s'indigne Sophie.

— C'est efficace. Des essais in vitro ont été tentés, les vampires continuent d'ailleurs de faire don de salive, mais les résultats sont très inégaux. On réserve ces kits aux cas extrêmes, désespérés.

— Tu as de ces kits avec toi ?

— Oui, bien sûr.

Mon téléphone sonne à nouveau. Le nom "Horace Villebois" s'affiche, et je laisse Sophie prendre la communication.

— Bonjour monsieur Villebois, je suis Sophie, l'amie de Mélusine. Oui, tout va bien... Bientôt, d'ici une demi-heure je pense... Très bien... C'est entendu... Mélusine vous remercie d'avance... Bien entendu, je vous rappelle quoi qu'il arrive ; au revoir monsieur Villebois.

Sophie pose mon téléphone sur la table basse et je l'interroge du regard, trop occupée par une nouvelle contraction et ma destruction de coussins pour arriver à parler.

— Il s'est rendu en ville, chez des amis. Si André n'arrive pas à temps, il suffira de lui téléphoner et il sera là en cinq minutes.

Je ferme les yeux de soulagement, alors que la douleur reflue peu à peu.

— Merci ma Sophie !

— Hum, tu ne m'as pas franchement laissé le choix, il me semble !

Nous gardons le silence un moment. Les contractions s'enchaînent de plus en plus vite. Derrière les grandes vitres du salon la pluie s'abat avec violence, le vent secoue les arbres. Puis le grain passe, le ciel se dégage et la lune apparaît à nouveau, ronde et lumineuse.

— Une nuit de pleine lune, en plus, murmure Sophie. Tu n'as pas peur des clichés au moins !

J'ignore la taquinerie, mon attention attirée par un léger bruit. Darcy a entendu lui aussi. Il s'est levé et regarde vers la fenêtre, les oreilles aux aguets.

Sophie se lève d'un bond.

— Darcy, vient avec moi.

Elle prend un chat sous chaque bras, ce sont d'aimables créatures, patientes et câlines, et passe dans le couloir. La petite forme sombre continue de buter contre la fenêtre, énervée comme un papillon de nuit.

Sophie revient quelques instants plus tard, au petit trot.

— Je les ai installés dans le bureau. Couvre-toi bien, je vais ouvrir la fenêtre.

Une bouffée d'air frais, humide et odorant, balaie la pièce. La chauve-souris plane jusqu'au canapé où elle se juche. Elle a de grandes oreilles dressées et son petit corps est couvert d'un pelage roux.

— Bonsoir André ! Je suis tellement heureuse que vous soyez là !

Sophie a refermé la fenêtre et observe la petite créature avec perplexité. Une nouvelle contraction me saisit, et je serre les dents pour ne pas crier de douleur.

— Tiens, mors là-dedans, il est tout neuf, dit Sophie en me tendant distraitemment un os en caoutchouc. C'est vraiment ton ami André, là ? ajoute-elle, incrédule.

— Oui, évidemment. Peux-tu lui ouvrir la porte de ta chambre ? Il aura besoin d'intimité et d'un peu de repos.

Sophie incline la tête en direction de la chauve-souris.

— Bonsoir André, je suis ravie de vous revoir. Si vous voulez bien me suivre, ma chambre est par ici.

Elle part vers l'extrémité du salon ; la chauve-souris décolle et plane jusqu'à l'entrée de la chambre, où elle pénètre sans un bruit.

Sophie ne tarde pas à revenir.

— Je lui ai dit de prendre son temps et de se reposer. J'ai posé de l'eau et des biscuits sur la table de nuit, au cas-où. Ah oui, je lui ai demandé de frapper avant d'entrer dans le salon.

— Merci Sophie, tu es la meilleure.

— Sans aucun doute. Bon, montre-toi, qu'on voit où tu en es. Oh ! Et bien c'est parfait, nous allons pouvoir pousser, ma petite dame !

Elle prend l'air bravache, mais je vois bien qu'elle est inquiète. Quand à moi je n'ai qu'une hâte, c'est d'en avoir fini. Quand je pense que certaines femmes subissent ça pendant 24 heures, avant de pouvoir vraiment accoucher !

L'heure suivante s'écoule dans un flou complet. Je suis uniquement concentrée sur la violence des contractions, la douleur et la voix douce de Sophie, qui me guide et m'encourage. Je pense à ce petit être qui tente de me rejoindre, plus rien d'autre n'a d'importance. Sophie m'assure régulièrement que tout se passe à merveille, que je ne dois pas m'inquiéter. Dans de brefs moments d'accalmie je pense à Erwan et me félicite qu'il ne soit pas là, témoin impuissant de la violence que subit mon corps, et regrette mes pensées aussitôt, sachant qu'il aurait voulu être là, quoi qu'il arrive.

Enfin le moment magique arrive. Le moment où Sophie s'écrie, des larmes (de bonheur et certainement aussi de soulagement, la pauvre !) dans la voix :

— C'est une fille !

Elle essuie le bébé, mon bébé, ma fille, pose le clamp sur le cordon, le coupe, puis entoure prestement le petit corps d'une petite serviette et pose mon enfant entre mes seins. Je referme mes bras autour de ce petit miracle et m'émerveille en silence.

Sophie s'affaire, nettoie, range, m'installe.

— Les contractions ne vont pas tarder à reprendre, pour le placenta. Tu me diras.

— Oui, je te dirai, dis-je sans quitter des yeux le visage de ma fille. Passe-moi mon téléphone, s'il te plaît.

J'appelle Erwan. Je résume en quelques mots, expliquant que les contractions sont venues très vite alors que j'étais venue chercher Sophie, histoire de prendre l'air et de profiter de la soirée d'Halloween, puis que les choses se sont précipitées. Je lui envoie quelques photos, des selfies de moi et notre fille. Erwan me promet qu'il part à l'instant, panne à moitié réparée ou non, je le conjure de rouler prudemment. Quand je repose l'appareil, André est debout à côté du canapé, souriant. Il se penche et dépose un baiser parfumé au vétiver sur ma joue.

— Félicitations chère Mélusine, quel beau bébé !

Je regarde ma fille. Objectivement elle est toute renfrognée, ses paupières sont gonflées, elle n'est pas toute propre. Pourtant, c'est le plus beau bébé au monde.

— Tu devrais peut-être la mettre au sein, observe Sophie, qui revient d'un aller et retour pour la salle de bains. Sa toilette peut attendre un peu, je la trouve un peu pâle.

Elle se penche et inspecte ma fille avec attention.

— La tétée attendra elle aussi. La morsure est plus urgente. Sophie grimace.

— Quelle expression, vraiment !

— C'est vrai qu'elle est désuète, approuve André avec un bon sourire.



Malgré sa cape de velours noir doublée de soie rouge, il ressemble plus à un papi gâteau en costume d'opérette qu'à un sinistre vampire, avec son teint vif et ses cheveux bouclés grisonnants.

— Sophie, peux-tu donner à André le paquet marquée à son nom, s'il te plaît ? Il est dans mon sac.

Sophie ne tarde pas à trouver l'enveloppe en question et André s'esquive dans la salle de bain.

Je me perds dans la contemplation de mon enfant, ses oreilles minuscules, ses petits doigts qui bougent, son regard vague et confiant... Bien au chaud contre moi, elle n'a pas froid, mais me paraît avoir encore pâli.

— Qu'est-ce qu'il est parti faire ? chuchote Sophie. Pas se laver les dents tout de même ?

Je relève la tête. Plusieurs mèches brunes et frisées, échappées au chignon, retombent sur le visage empourpré de mon amie. Elle a l'air fatiguée, mais aussi fascinée.

— Si, exactement. Il se transforme avec ses vêtements, mais ne peut rien emporter. J'ai préparé une potion spéciale bain de bouche. Les vampires ont toujours une excellente hygiène dentaire, ajouté-je distraitement.

J'ai un sms d'Erwan, qui me dit être arrivé en ville, il a profité d'un feu rouge pour m'envoyer le message, précise-t-il. Il sera là d'ici un quart d'heure, tout au plus.

André revient de la salle de bain et approche une chaise. Je lui tends une main, veillant à ne pas déranger mon enfant.

— Je peux regarder ? demande Sophie.

Je lui réponds par un sourire désabusé : évidemment !

André prend ma main tendue, la retourne et pose ses lèvres à la saignée du poignet. L'espace d'une seconde je ressens une douleur aiguë, mais tout à fait supportable. Il se redresse et opine gravement du menton. Une petite goutte de sang brille sur mon poignet.

André se rapproche encore et je découvre un bras minuscule. Le regard d'André croise le mien. J'hoche la tête en silence et il renouvelle son geste. Malgré sa délicatesse, ma petite fille n'apprécie pas et se met à pleurer, et je réalise que c'est la première fois que j'entends sa voix. Je la serre contre moi et commence à fredonner, un air sans paroles que maman me chantonnait autrefois. Ma fille ne tarde pas à se calmer et reprend son souffle.

— Elle a déjà meilleure mine, regardez Sophie !

— C'est vrai, elle est toute rose, murmure Sophie, ébahie.

André sourit de toutes ses dents, des dents parfaitement normales maintenant que ses incisives surnuméraires se sont rétractées.

— Merci André, merci !

— C'est un grand honneur pour moi, tu le sais ma chérie ! Maintenant si vous le permettez, je vais retourner m'allonger. Pouvez-vous envoyer un message à mon ami Horace, pour le remercier et lui dire que tout s'est bien passé ?

André s'éclipse à nouveau dans la chambre de Sophie. Celle-ci désinfecte les incisions de nos poignets, à ma fille et moi, et place des pansements, pendant que j'envoie un mot à

Horace. Quelques instants plus tard les contractions reprennent, pour le placenta cette fois-ci. Sophie range et nettoie encore, m'aide à me changer, à enfiler ma chemise de nuit. Puis elle passe un gant pressé d'eau chaude sur le corps du bébé, qui semble apprécier. Le cordon est désinfecté, enveloppé d'une compresse et une toute petite couche est posée.

— Le vrai bain attendra, je pense. Il va falloir appeler une ambulance, aussi.

— Quand Erwan sera là, dis-je en commençant l'habillage délicat.

— On saura enfin le prénom de cette petite ! répond Sophie.

Je lui souris. Elle comprend que je veux au moins attendre Erwan pour nommer notre fille. Celle-ci s'agite un peu et je la mets au sein, après quelques tâtonnements et beaucoup de grimaces.

— Pas très agréable, hein, les premières tétées, observe Sophie.

Nous échangeons un sourire.

Soudain la sonnette de la porte de derrière, celle qui donne sur la forêt, retentit. Sophie saute sur ses pieds et part ouvrir. Quelques instants plus tard Erwan entre dans le salon. Des gouttelettes d'eau brillent dans ses cheveux, il est en chemise, l'expression de son visage est indescriptible. Sophie s'esquive dans la cuisine, pour une pause bien méritée.

Erwan tombe à genoux à côté du canapé, sans voix.

— Assieds-toi, pour la prendre dans tes bras.

Mais il continue de dévisager sa fille en silence, comme s'il essayait de trouver dans ce petit visage la réponse aux grands mystères de l'univers. Finalement il se lève et me dit :

— Je vais me laver les mains !

Il revient quelques instants plus tard et se rassoit, les jambes croisées. Je lui tends notre fille, enroulée dans sa petite couverture. Il la prend sans hésitation, l'installe au creux de ses bras. Puis il lève la tête et me sourit :

— Il a fallu que tu fasses ça toute seule, hein ?

Il plaisante mais son regard est inquiet, je vois comme il inspecte ma silhouette à travers les couvertures sous lesquelles Sophie m'a ensevelie.

— Ça c'est bien passé. J'avais Sophie.

— Ah forcément, avoir sa sage-femme perso, ça aide ! Mais je m'en veux de n'avoir pas été là. J'aurais dû me débrouiller autrement, l'usine pouvait attendre.

Ce n'est pas vrai, il le sait et sait aussi que je le sais.

— Erwan, commencé-je.

Il m'interrompt.

— N'essaie pas de me convaincre du contraire, Mel ! N'est-ce pas qu'il est nul ton père d'avoir raté ton arrivée, ma petite Brocéliande ? Tu étais déçue de ne pas me voir à la sortie, je parie !

— Erwan, dis-je plus fermement.

Il lève les yeux et fronce les sourcils à la vue de mon visage. J'observe un court moment le portrait qui s'offre à moi, celui

de mon enfant dans les bras de l'homme que j'aime, puis je  
répète son prénom une troisième et dernière fois :

— Erwan, j'ai quelque chose à te dire.

Fin



## Remerciements

Un grand merci à toute la communauté Instagram pour l'accueil réservé à ce petit conte d'halloween ! C'est grâce à elle que le format papier a pu voir le jour et faire des heureux :)

Merci à ma chercheuse de coquillettes, Heidy !

Enfin, merci à mes lecteurs pour leur confiance ; c'est grâce à leur fidélité et leur enthousiasme que je peux continuer d'écrire et d'imaginer des histoires, année après année, avec toujours autant de plaisir.

